



Aa



Vie des quartiers lausannois – «Mon job était de réunir les gens, j'ai dû les séparer»

Lise Bourgeois

5-6 minutes

Trois animateurs socioculturels de la capitale marquent le coup de la fin des restrictions sanitaires et témoignent de ce qu'ils ont vécu.



Publié aujourd'hui à 08h39



Dans les locaux de Pôle Sud, les animateurs socioculturels Christine Bouquet, Kilian Marlève et Jérémy Gigon (de gauche à droite) évoquent les difficultés qu'ils ont traversées durant la pandémie, mais aussi ce que la crise a apporté.



Aa



La fin de la pandémie ouvre désormais une période d'approfondissement. Qu'a mis au jour cette longue traversée de restrictions? Quelles en ont été les épiphanies, quelles en ont été les tristes découvertes? Proches des gens de par leur profession, trois [animateurs des quartiers lausannois](#) réalisent que le coronavirus a permis des percées inattendues; mais il a aussi dopé les ferments de la division.

Comme dans les familles

«La période la plus difficile a été celle du pass sanitaire, illustre Kilian Marlève, animateur socioculturel au Désert. Au fond, ce qui s'est passé dans chaque famille à Noël s'est déroulé à l'identique à l'échelle des quartiers (*ndlr: avec des disputes*). ça a été un gros problème: on a perdu beaucoup de gens (*ndlr: des usagers*) et on a reçu des mails incendiaires.»

Même les équipes n'étaient pas toujours d'accord sur le comportement à adopter. «Cela nous a mis dans une posture qui ne correspond pas à celle d'un animateur socioculturel, renchérit Christine Bouquet. À la Pontaise, nous avons supprimé les prestations qui exigeaient le pass sanitaire afin de ne pas avoir à contrôler les gens et nous mettre en porte-à-faux quant à notre statut.»

Davantage encore que les divisions, ce sont les «pertes» d'usagers qui ont rendu le travail ardu. «Des personnes que nous avons mis des années à faire venir dans nos lieux, comme, par exemple, des seniors relativement isolés, ont disparu par peur du virus, reprend Kilian Marlève. Nous devons aujourd'hui retrouver ces gens, c'est un gros investissement en perspective.»



Aa



«Des personnes que nous avons mis des années à faire venir ont disparu par peur du virus.»

Kilian Marlève, animateur socioculturel

Mais la crise a aussi permis de nouer des liens avec des habitants qui n'avaient jamais été vus auparavant. [Des distributions de nourriture ont eu lieu dans les centres](#), voire à [domicile](#), pour aider les personnes privées de ressources d'un jour à l'autre. Jérémie Gigon, de Pôle Sud, fait valoir que le lieu du centre d'animation, qui n'est pas connoté socialement, a été un grand avantage: «Il était moins stigmatisant pour ces personnes de venir demander de l'aide chez nous.»

«Nous en avons eu qui venaient pour la première fois de leur vie demander de la nourriture, ajoute Kilian Marlève. Ils ont pu le faire dans un lieu discret, sans faire de file ou être filmés par la télévision.»

«Choquant»

Des personnes sont arrivées, qui venaient par exemple de lancer un restaurant et se retrouvaient sans rien avant de toucher des aides publiques, certains étaient très «mal» de devoir en arriver là. Christine Bouquet: «Nous avons aussi vu apparaître des gens comme cette dame âgée qui a travaillé toute sa vie et qui ne tourne pas, même avec les prestations complémentaires. Je trouve ça extrêmement choquant.»



Aa



Le reste des [activités des centres](#) de la Fondation pour l'animation socioculturelle lausannoise (FASL) a souffert, comme les repas de quartier où il était difficile de savoir s'ils s'assimilaient à des manifestations publiques ou à des repas privés. Mais les moments de réunions se sont avérés d'autant plus précieux qu'ils étaient difficiles à mettre sur pied et les habitants des quartiers ont répondu présent.

Un retour

L'aventure est maintenant terminée, provisoirement à tout le moins. Et avec la fin des mesures, n'importe quel rassemblement suscite aujourd'hui l'enthousiasme. Jérémy Gigon témoigne qu'il a été très étonné de voir débarquer 120 personnes peu après la fin des restrictions pour une rencontre sur le droit au logement: «En général, ce genre de sujet n'est pas hyperfestif!»

Kilian Marlève prévient: «Pendant dix-huit ans, mon job a été de mettre les gens ensemble et du jour au lendemain il fallait les séparer. Maintenant que la crise est finie, les personnes se remettent ensemble, mais il ne faut pas oublier tous ceux qui sont encore chez eux et ne sortent plus.»

Lise Bourgeois est journaliste à la rubrique vaudoise, en politique. Après une licence en lettres à l'Université de Lausanne, elle entre à la rédaction de 24 heures en 1986 et se spécialise dans les thématiques de l'école vaudoise dès 1993.